

Jacques Merles

Autour de l'ovale

*De William Webb Ellis
au professionnalisme*

Glossaire



Prologue

Il a fallu que je sois étudiant pour que je découvre le rugby et encore ce fut au début de ma dernière année d'études. Auparavant, détestant courir et effectuer des footings, je jouais gardien de but au football, jusqu'au jour où, plongeant dans les pieds d'un attaquant adverse, celui-ci laissa, fourbement, traîner sa godasse. Elle me toucha derrière l'oreille et m'assomma. Je retrouvais mes esprits, allongé sur un banc, mon pantalon roulé en boule sous mon cou, dans la Gloriette de Bagatelle, qui faisait alors office de vestiaires sans douches mais envahie de bancs, réveillé par les cris de mes coéquipiers qui avaient arraché le match nul. Depuis je décidais de pratiquer un sport moins dangereux.

A l'école, à chaque interclasse, je voyais les joueurs de l'équipe de rugby se retrouver devant la porte de *l'Association Sportive*, réunis autour de leur capitaine Claude Malet, un Toulousain sosie presque parfait de son concitoyen Jean Salut. Claude inspirait le respect,

il avait été international junior. Un autre joueur aussi était titré, Patrice Maubourguet, champion de France junior avec le *RacingClubdeFrance*. A ce duo de titrés, venait se joindre un troisième, pour ses quartiers de noblesse et le fait qu'il jouait talonneur en équipe première du *Racing* : Aymeri de Montesquiou. Malgré sa belle gueule de dandy, il était d'une vaillance inouïe. Pendant un match, il fut séché dès la 5^{ème} minute et termina la partie dans le brouillard. Dès lors, ce digne descendant en ligne directe des Artagnan envisagea de s'initier à la savate, ou boxe française, plus adaptée à son poste de talonneur que celle codifiée en 1865 par le marquis de Queensberry. Ces trois joueurs inspiraient le respect à leurs partenaires. Ils étaient leurs meneurs.

Certains revenaient même de *Chez Carole*, le bistrot situé derrière l'école. Ils avaient arrêté une partie de bridge, de gin-rummy ou de poker pour le plaisir de se retrouver. Ils y gagnaient plus qu'aux cartes.

A chaque début d'année scolaire, ces rassemblements ressemblaient à un foirail. Chacun se transformait en maquignon à la recherche du bestiau capable de renforcer l'équipe

- « Et toi tu viens pourquoi ?
- Pour m'inscrire en athlétisme
- Balancé comme tu es, ce n'est pas pour courir le 100 mètres ?
- Non, pour le lancer de poids.
- Va t'y inscrire et fais-le aussi pour le rugby. »

S'en suivit pour le doux lanceur de poids une licence au *PUC*, club où étaient déjà inscrits d'autres meilleurs joueurs de l'école comme *Jojo Bourillon*.

Deux mois, plus tard, pour son premier match en violet, notre néophyte eut un sévère baptême : c'était lors d'un *Cahors – PUC* et son vis-à-vis direct était Alfred Roques, en personne, l'indéracinable *Pépé du Quercy*, celui qui connut sa première sélection à trente-trois ans. Au deuxième trimestre de l'année scolaire, le lanceur de poids se retrouva pour la première fois en équipe de France universitaire.

Ces retrouvailles d'interclasse permettaient de se balancer des vanes, de se chamber, de commenter les derniers matches disputés et les résultats des équipes adverses, d'ébaucher des tactiques pour le match à venir et de la branlée qu'on leur passera (seule l'équipe des *Arts et Métiers* était notre bête noire).

Mais beaucoup plus intéressant pour un non-initié était l'organisation du prochain *graillou* que *Sir Alec* n'aurait manqué pour rien au monde. Son absence aurait peiné les autres convives. *Sir Alec* était la mascotte de l'équipe. Bâti comme une ablette, sur le terrain, il demandait sans cesse la balle qu'on lui adressait pour le plaisir de le voir se faire cartonner, se relever et redemander le ballon. Un jeudi après-midi, (en ce temps-là, les jeudis après-midi étaient consacrés au sport universitaire), Alec faillit connaître son heure de gloire : après une course de cinquante mètres, sous les encouragements de ses coéquipiers qui s'étaient arrêtés

de jouer pour le regarder cavalier et l'encourager ; « Allez *Alec*, accélère encore, il est pour toi celui-là ! » Malheureusement, son exploit ne fut pas validé : *Alec* était déjà en touche quand il réceptionna la balle ! *Alec*, un Bordelais d'origine baigné dès l'enfance, dans l'univers du rugby, avait une mémoire prodigieuse qui lui permettait de récapituler tous les matches de l'Équipe de France des quinze dernières années. Il était capable de dire, à la fois, la composition de l'Équipe de France, le score de la rencontre et le nom des marqueurs. Quand on faisait un long déplacement, on branchait *Radio Alec* et l'on était sûrs de pouvoir dormir tranquilles. *Alec* aurait été triste de ne pouvoir disputer un match. On le retenait en équipe réserve pour rendre le goût des (rares) défaites moins amer.

À chaque « *graillou* » mensuel que Bernard Guillon, surnommé *Sir Alec*, était rétamé après trois *ricards*. Je pense qu'aucun d'entre nous n'a oublié le dîner où il s'est levé, a demandé le silence pour qu'on lui porte un toast. On ne pouvait rien refuser à *Alec* : « J'aimerais que vous leviez tous votre verre avec moi, parce que ce soir, c'est la première fois que je vois la salade ! » Il boit son verre cul sec et... s'écroule. Le lendemain, comme souvent, il fallut habilement glisser aux vigiles sa carte de présence.

Invariablement, ces ripailles se terminaient tardivement au *Sank Roo Doe Noo*. Si la casquette de Andy Mc Elhone, le propriétaire du *Harry's Bar*, pendait sur une patère, on la décrochait

subrepticement, sortait avec et commençait, au milieu de la rue Daunou, une série d'attaque-défenses avec passes sur un pas, comme répété à l'entraînement. On criait et riait en se foutant des bourgeois. On était jeunes, un peu cons, capables de s'amuser avec un simple bout de tissu même si c'était du *rare tweed of Scotland*.

L'équipe de rugby était la seule équipe de l'école à manifester de pareilles mœurs et un tel besoin de se retrouver. De là naquit une passion qui durera *ad vitam aeternam*. Plus pérenne qu'un deuxième mariage qui, paraît-il, dure plus longtemps que le premier, mais rarement le reste d'une vie.

Le fait que le capitaine de l'équipe réserve, Jean-Louis Tardy, un talonneur passé par l'école de rugby de Chambéry, était mon meilleur copain facilita mon intégration à l'arrière. Ma modeste expérience de gardien de but me permettait de bien réceptionner les ballons ennemis et de dégager assez loin en touche. C'est tout ce qu'on demandait à cette époque à un arrière. Si, au lieu de me canarder, mes adversaires avaient foncé sur moi, ils filaient à l'essai car j'étais nul au placage.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cet ouvrage la signification d'acronymes internationaux comme *IRB*, *NZRU*, dont Google donnera la définition, ou nationaux tels *FFR*, *CCA*, *DDM*, *DTA*, la fédération ou ses comités les fourniront, ni les points particuliers du règlement tels les dimensions d'un terrain, le nom et le

rôle de chaque ligne, les dimensions ou le poids du ballon, encore moins ce que sont un *maul*, un *ruck*, une zone de *ruck*, une mêlée ordonnée, et les temps d'introduction dans ladite mêlée ; tout cela se trouve dans le règlement (*Rules of the Game*) qu'il est possible de se procurer auprès de la *FFR* c'est-à-dire la *Fédé* ou *Fédération Française de Rugby* (zut, j'ai oublié ce que j'avais écrit précédemment et j'ai défini un sigle : on n'est jamais trahi que par soi-même !) ou un de ses comités. Quant aux expressions rapportées ici par ordre alphabétique pour que ça ne fasse pas lexique déglingué : avantage, avoir les clés du camion, biscotte, biscouette, bourre-pif, branlée, cabours, cadors, cadrage-débord, cagade, caramel, carton (version 1 = placage appuyé, et version 2 = carton brandi par l'arbitre pour une faute d'anti-jeu signifiant une exclusion temporaire de 10 minutes. On l'appelle aussi *biscotte*. Deux *biscotttes* au même joueur, dans un même match entraînent une expulsion du dit joueur), castagne, cocotte, côté ouvert, côté fermé, coup de pied de mammoth, (qui ne fait pas de promotion mais peut écraser un match), chandelle, chistera, cravate, croisée, cuiller, dresser les barbelés, dribbling, en-avant, enclencher le turbo, enculé, enquiller, faire une valise, fourchette, gnon, *kick and run*, ligne d'avantage, manger la feuille de match, mettre les cagnes, partie de manivelles, passe au pied, passer le turbo, perches, *pick and go*, pigne, planchot, prendre le trou, *ProD2*, raffut, relever une mêlée, rouste, sponta, tampon, taulier terre

promise, test-match, *Top14*, tôle, vendanger une occasion, voyage à vide (beaucoup de ces formules imagées manquent et je laisse le soin à des poètes, chanteurs de geste ou autres auteurs picaresques de les définir). De même pour des formules entendues à la télé : la cabane est tombée sur le chien, une chandelle pour éclairer le jeu, entrer dans l'axe, essai-casquette, offrir son corps à la science, le pâté touche la boîte, prendre le périphérique, revenir dans le trafic, tous les capots sont relevés, pris par la patrouille, comment se fait-il que Bakkies Botha n'ait pas encore le prix Nobel de la Paix ?...

Ce travail est aussi le fruit de rencontres, de faits vécus ou entendus, de lectures et d'histoires emblématiques.

Malgré la présentation lexicale retenue, certains diront : « Putaing ! encore un dico sur le ruby ». Qui, pour le français, n'a jamais consulté un *Larousse*, un *Robert* ou un *Littré* ? Elle permet tout simplement de passer du coq à l'âne, comme de fair-play à férocité ou de sida à soutane. Parmi les dictionnaires sur le rugby, qui a fait mieux ressentir la sensualité de ce jeu que Daniel Herrero ? Son *Dictionnaire amoureux du rugby* est le *Gaffiot* de nos études de latin. Notre ambition est bien plus modeste : faire de cet ouvrage un objet de transmission semblable à une belle passe qu'on reçoit sans commettre d'en-avant, (Dominici dirait : « comme une lettre d'amour ») : c'est-à-dire fait pour vous procurer tout le plaisir que ce jeu peut donner,

enseigner et transmettre, sans se prendre au sérieux.

EXTRAIT

*« L'ovale, c'est la passion, la folie douce,
ou bien ça n'existe pas »*

Denis Lalanne

14 juillet 1979

Puisque le coq est l'emblème du rugby français, commençons donc par pousser un énorme cocorico pour saluer la première victoire française sur le sol néo-zélandais.

Lors de cette tournée, deux test-matches étaient programmés. La France avait perdu à Christchurch le premier test par 23 à 9. Pour le second, une semaine plus tard, personne ne se hasardait à pronostiquer une victoire française à part un supporter irréductible de chez irréductible, Roger Couderc.

« Vous allez voir, je vous le dis, les petits ne peuvent pas le perdre ce test, un 14 juillet de surcroît, jour de Fête Nationale.

– Mais on n'a jamais gagné ici ! Surtout après Le 23-9 qu'ils ont pris la semaine dernière, où ils furent inexistantes, tu galèges !

– Ce n'est pas une raison ! La Fête Nationale, c'est à Auckland, qu'on va la fêter ! Oui, ce samedi-là ce sera un samedi de victoire ! »

Finalement, ses prévisions se révélèrent exactes. La France gagna par 24-19. A la fin du match, Couderc frisait la catharsis. Albaladéjo, qui l'assistait,

n'arrivait pas à le tempérer. *Antenne2* était devenue les ondes de la démente.

Après la douche, Jacques Carducci, journaliste, qui suivait la tournée pour *L'Équipe*, croise Jean-Pierre Rives, le capitaine, qui lui énonce cette sentence à rendre Eric Cantona, vert de jalousie : « Tu vois le sucre était au fond de la tasse ! ».

Agapes

A cinq jours d'une finale de Championnat de France, quel président de club ou directeur sportif laisserait, de nos jours, leur capitaine prendre un déjeuner en commun avec son homologue adverse ? Cela s'est pourtant produit en 1963 avant la finale Dax-Mont-de-Marsan, qui opposait les clubs de la préfecture et d'une sous-préfecture des Landes pour une hégémonie plus départementale que nationale.

Organisé par un journaliste du quotidien local, dans un excellent restaurant de Tartas, village situé à équidistance des deux villes, assistaient donc à ce repas les présidents des deux clubs accompagnés par leur entraîneur et leur capitaine, Pierre Albaladéjo pour Dax et André Boniface pour Mont-de-Marsan. « Boni, pour garder la ligne, picorait des radis du bout des doigts ! » dit Albaladéjo et Boniface de répliquer : « Bala, pour montrer qu'il avait de l'estomac, se régala d'ortolans. »

Si Mont-de-Marsan l'emporta 9 à 6, il n'y aurait, à part ce repas, rien à retenir de cette finale. Pour contrer les centres montois, les Dacquois avaient élaboré un

plan anti Boniface. André se souvient, d'une part, que les Dacquois ont joué avec six avants, les deux troisièmes-lignes ailes se tenaient détachés, chargés de la surveillance des deux frangins et que, d'autre part, pour maintenir la défense adverse à distance, avoir plus botté en touche pendant ce match que durant toute sa carrière.

Le monde du rugby est avide d'agapes. Principalement les dirigeants nationaux qui lancent des invitations dans des restaurants comme on distribue des hochets. Généralement cela se déroule dans un restaurant repéré dans un guide rouge dont ils comptent les macarons. Qu'ils s'en gavent est une autre histoire.

Agriculture

Si Sully revenait de nos jours, il ne s'écrierait pas : « L'agriculture manque de bras » mais « L'agriculture a donné beaucoup de bras au rugby ! »

Pendant très longtemps, les équipes de Nouvelle-Zélande et d'Afrique du Sud étaient essentiellement composées de robustes fermiers.

En France, de nombreux joueurs ont dû très jeunes aider leurs parents aux durs travaux des champs ce qui leur permit d'acquérir naturellement une musculature exceptionnelle. Parmi les plus proches de nous, citons la tribu Spanghero (Walter, Laurent, Claude et Jean-Marie). Pour Walter, cela se fit le plus normalement du monde : à treize ans, il avait tapé sur un prof et s'était fait virer du collège.

Son père lui dit : « Viens à la ferme, il y a du travail pour toi »), Benoît Dauga, Paul Biémouret, Daniel Dubroca ou Jamie Cudmore, un bûcheron canadien qui n'a jamais transformé un adversaire en bûchettes mais fut souvent invité à regagner les vestiaires plus tôt que prévu.

Quant à Jeff Tordo, il s'est musclé en transportant des sacs de ciment et le pilier Jean-Paul Garuet, en soulevant les sacs de pommes de terre, qu'il délivrait allégrement !

Apartheid

Si, très tôt, les Australiens et les Néo-Zélandais ont intégré tout naturellement des aborigènes dans leurs équipes nationales, il n'en fut pas de même des Sud-Africains, qui ont très longtemps refusé de sélectionner un joueur métis ou noir.

En 1958, à l'occasion d'une tournée au pays des *Sprinboks*, François Moncla découvre l'apartheid ainsi que le profond malaise social qu'il génère. Il est offusqué de voir la prolifération de panneaux : « *Only whites, no blacks* » ainsi que d'empêcher les Français d'avoir des contacts avec des noirs. Un soir, à Durban, un noir arrête son pousse-pousse devant l'hôtel où séjourne l'Équipe de France. Moncla, qui se promenait avec ses camarades de tournée, installe le noir à la place passager du pousse-pousse qu'il tire lui-même. Immédiatement, tous ses coéquipiers deviennent, chacun leur tour, un conducteur de pousse-pousse.

De retour en Europe, Moncla militera farouchement contre cette ignominie appelée ségrégation.

La France a, pour sa part, joué un rôle important dans cette lutte. En 1971, malgré les excellentes relations existant entre eux, le Président Ferrasse imposera à son homologue Sud-Africain, Danie Craven, un ardent anti-abolitionniste, la présence d'un joueur noir en équipe de France. Roger Bourgarel, ailier au *Stade Toulousain* jouera les deux test-matches contre les *Springboks*.

En mai 1981, l'ouvreur Errol Tobias, un métis, fut le premier non-blanc à porter le maillot vert, suivi en 1984 par un noir, l'ailier Avril Williams, oncle d'un autre ailier noir Chester Williams, vainqueur de la *Coupe du Monde* 1985. Maintenant, tant dans les lignes arrière que chez les avants, il y a des noirs.

Arbitres

Contrairement à ce que pense une majorité du public, l'arbitre n'est pas sur le terrain pour cliquer un match et jouer du sifflet. Il est là pour dédramatiser certaines situations et permettre d'offrir du spectacle. C'est un directeur de jeu. Pierre Albaladéjo en donne deux exemples :

« A un ¼ de finale Dax-Toulon, bien dans la tradition, très chaud, je fais remarquer à l'arbitre qu'il a oublié de siffler une faute. Peu après, je fais un en-avant qu'il sanctionne. Mr Girault passe à côté de moi et me dit discrètement : « Tu vois Bala, il n'y a pas que

moi qui fais des erreurs. » Ça m'a laissé pantois. Sans ces paroles, le match dégénérait. J'ai prié mes équipiers de ne plus déconner.

Je me souviens aussi de la réaction de Gwynne Walters, au *France-Afrique du Sud* de 1961. C'était la première fois que les deux équipes se retrouvaient après la victoire historique des hommes de Mias en Afrique du Sud en 1958. Roger (Couderc) avait bien vendu la rencontre comme *Match du Siècle*. Inutile de dire que les esprits étaient échauffés.

Dès la première mêlée, les premières lignes se relèvent et éclate une bagarre générale. Gwynne Walters, un excellent petit arbitre gallois qui officiait souvent en blazer rayé (sans doute pour se grandir), avait une grande compréhension du jeu et une interprétation très personnelle des règles. Il appelle les capitaines et leur dit : « Messieurs si vous êtes venus ici pour vous battre, je vous tourne le dos pendant cinq minutes et on joue (ce « on » montre que, lui aussi, veut jouer). Puis il menace d'expulser le premier joueur, qu'il repère, coupable d'un mauvais geste. Il n'y eut pas de bagarre. La partie reprit sans anicroche notoire.

À la troisième mi-temps, on pouvait alors s'expliquer avec l'arbitre pour dresser un bilan du match. Par exemple, quand François Moncla questionne Gwynne Walters sur un point du règlement relatif à une décision qu'il n'a pas comprise : « Attends, François, tu as bien dit règlement, ne te fatigue pas, je ne l'ai jamais lu ! Si ça

me semble bizarre, je siffle, sinon je laisse jouer ! »

Aujourd'hui, Bala trouve que trop de contraintes et de pression pèsent sur les arbitres qui pensent avant tout à leur carrière.

En couverture de son ouvrage *C'est la faute à l'arbitre ou cent ans d'arbitrage en Ovalie* » Roger Austry, qui arbitra la Finale C.A.Béglais et Stade Toulousain (11-9) en 1969 et fut arbitre international, montre un arbitre hilare, sortant du terrain, porté en triomphe sur les épaules d'un joueur de chaque équipe, qu'il a dirigée. Mais la photo est trompeuse : les deux joueurs ne le raccompagnent pas à son vestiaire mais le jettent dans la rivière voisine ! On y apprend aussi qu'un seul arbitre, Abel Martin (1890-1958) fut désigné pour quatre Finales différentes du *Championnat de France* et deux autres Lucien Barbe (?-?) et Charles Durand (1921-2009) pour trois. C'était encore l'époque où « il est souhaitable que l'arbitre ait une vue perçante et l'ouïe faible » comme le formula joliment Charles Gondoin (1875-1947), arbitre de la Finale A.S.Perpignan-S.Tarbais (8-7) en 1914.

Assistante sociale

C'était le rôle dévolu à Jeff Tordo à Nice, un rôle qu'il aimait : « Je me trouvais souvent aux endroits chauds pour régler les conflits. Si quelqu'un trichait, la sanction ne tardait pas. Comme en face, j'avais évidemment des concurrents, je ne tardais pas à avoir de l'hémoglobine au bout du nez ! »

Avantage

Au rugby, il n'y a pas de justice immédiate. On y pratique une règle non écrite laissée à la discrétion de l'arbitre : l'avantage. Lors d'un des plus beaux matches du XX^{ème} siècle, le *Barbarians* – *AllBlacks* de 1973, Georges Domercq, un arbitre français petit par la taille mais immense par son intelligence du jeu, en offrit un bel exemple.

Les *AllBlacks* finissaient en Grande-Bretagne une tournée, qui les tint trois mois éloignés de leur île. Selon la tradition, pour leur dernier match sur le sol anglais, ils devaient affronter les *Barbarians* après avoir eux-mêmes choisi l'arbitre qu'ils avaient le plus apprécié durant leur tournée. De surcroît, ils étaient animés d'un grand désir de revanche : deux ans plus tôt, les *Lions Britanniques* (sélection des meilleurs joueurs des quatre équipes britanniques qui disputaient le *Tournoi*) les avaient battus sur leur sol. Durant cette tournée européenne de 1972-73, ils avaient gagné tous les test-matches (sauf un nul concédé face à l'Irlande).

La presse britannique, avec tout le talent qu'on lui connaît pour faire monter la mayonnaise et mettre la pression sur un événement à venir, avait laissé entendre que ce match serait une bagarre de rue. Elle présentait les *AllBlacks* comme des brutes sauvages. Leur pilier Keith Murdoch lui avait offert du grain à moudre. Il avait arrosé au-delà du raisonnable son premier essai sous le maillot noir, celui qui permit à son équipe de battre le Pays de Galles. De ce fait, il

avait boxé et étendu pour le compte un agent de sécurité. En conséquence, il fut prié de faire ses valises et de rentrer au pays après moins de deux semaines de tournée. Ce fut là aussi son premier et dernier essai sous le maillot noir.

Bref, ce samedi 27 janvier 1973, *L'Arm's Park* de Cardiff était archicomble. Le public comme des Romains, qui se rendaient aux combats de gladiateurs, s'attendait à un match chaud-bouillant, bien orchestré par la presse britannique.

Plus de quarante ans plus tard, Georges Domercq, l'arbitre français choisi pour cette rencontre, s'en souvient comme s'il l'avait arbitrée la veille :

« Au bout de cinq minutes de jeu, Phil Bennett réceptionne dans ses 22, à 10 mètres de sa ligne de-but un *up and under* adverse. Comme tout le stade je pense qu'il va botter en touche, je me tiens donc à une certaine distance de l'action. Au lieu de cela, il court vers sa ligne de but pour éviter la charge d'un 3^{ème} ligne adverse. Puis il redresse sa course et part en travers du terrain. Par cette relance insensée, il réussit à éliminer deux ou trois *Blacks*. Il remonte ainsi une bonne partie du terrain. Il ne botte toujours pas en touche mais transmet la balle à son arrière J.P.R Williams, accouru en soutien. Celui-ci, tout en poursuivant la contre-attaque, est victime d'une méchante cravate. Je laisse jouer. JPR continue sa course et passe au talonneur anglais John Pullin. Après quelques échanges de passes entre divers *Barbarians*, Gareth Edwards marque un